

Le Joyeux Reveil



Mais ne buvez pas tant, mon ami !... Voyez les bêtes, elles savent quand elles ont assez bu !
Oh !... si je buvais... de l'eau... je m'en rendrais bien compte aussi !



Alors, Monsieur Durand, vous n'avez pas encore d'enfants ?
Bien non, cher ami !... C'est sans doute par hérédité, mais dans ma famille, on n'a pas d'enfants...



EMBARQUEMENT DU PESSIMISTE



AVEULEMENT
Je suis modeste, ma toute belle, je ne demande qu'une toute petite place dans votre cœur !



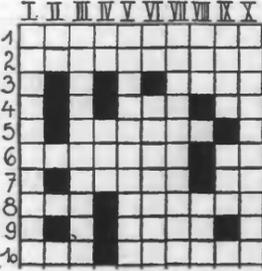
Mon mari est absent, Monsieur, puis-je le remplacer ?
Oh, bien volontiers, Madame, je sensis lui demander 100 francs à prêter...



Voyons, mon ami, que donneriez-vous à une personne qui aurait avalé une forte dose d'arsenic ?
Eh bien... l'Extrême-Onction !

NOS MOTS CROISÉS

PROBLÈME N° 226



HORIZONTALEMENT. — I. Poète méridional du moyen-âge. — 2. Rendra grâce. — 3. Choc. — 4. Au tennis. Note. — 5. Surpassat. — 6. S'effondra. Article. — 7. Passer sous silence. Tête d'Américain. — 8. Notre mère à tous. Anagramme de Déluge. — 9. Vigueur. — 10. Flat. Tarnisien.

VERTICALEMENT. — I. Il connaît certainement au moins deux langues. — II. Le français. — III. Tout-puissant. — IV. Fin de participe. Fit comme le

cheval. — V. Natifs d'un Etat sud-américain. — VI. Phonétiquement : suffisamment. Touche un traitement parmi eux. — VII. Hitler, Mussolini comptent parmi eux. — VIII. Trois lettres d'Océron. Trois lettres de Falaise. — IX. Ancien bison d'Europe. Souvent futur jockey. — X. Vie.

SOLUTION DU PROBLÈME N° 225



JEREMIADES
ORIGINAIRE
USANA MI
NELECTION
NAZITANTE
ANTRIBUT
LAVAVETOS
IRIESIA
EGARES ONC
RIERANES

M. Lardillon ne dort plus. On a cambriolé la nuit dernière l'appartement de l'ingénieur du premier. Il y a huit jours, c'était, dans l'immeuble voisin, la loge de la concierge que d'audacieux malfaiteurs pillèrent, en l'absence de sa dignée occupante. Un mois avant, avait été la mise à sac de la boutique du marchand de couleurs. De quel le demain de la rue du Gal-Matin sera-t-il fait ?

M. Lardillon ne dort plus. La rue du Gal-Matin lui semble peu gaie — et peu sûre. Le soir, avant de se coucher, M. Lardillon regarde, sous son lit, si quelque malfaiteur ne se serait pas astucieusement glissé, attendant que sonne l'heure du crime.

M. Lardillon est comptable. Comptable des deniers publics. Il noircit, derrière un guichet administratif, des états où s'accumulent les contributions versées par les citoyens assujettis à l'impôt. Chaque matin, tout comme le petit rond-de-cuir de Courtelaine, M. Lardillon part au travail, ponctuel, minutieux. La fruitière du coin dit : « Voilà ce bon M. Lardillon. Déjà huit heures et demi ! Comme le temps passe ! »

Ce bon M. Lardillon gratte du papier jusqu'à midi. Puis il va déjeuner, près de son bureau, dans un petit bistro où il a son coin. A cinq heures, cinquante-cinq, après un après-midi de labeur calme et régulier, M. Lardillon met au portemanteau ses manches de lustrine et son veston de travail, ferme son grand livre, bouché son encrier, endosse son veston propre, puis ferme l'électricité, pousse la porte et s'en va.

M. Lardillon, qui n'a jamais connu l'inquiétude, vit à présent dans un cauchemar. Cette rue, « sa » rue, que haïssent un bandit — plusieurs bandits, peut-être — n'est-elle pas mise à feu et à sang, à cette heure quasi nocturne ? M. Lardillon tremble. Pourtant, il arrive chez lui, un peu calmé, il découvre que la rue, une fois encore, a échappé à son destin : elle est calme et silencieuse, paisible, accueillante. Nul bandit n'y sévit, à coup sûr. La fruitière s'épanouit, de tout son large sourire rose. La belle charcutière est toujours là, sous les girandoles de sa boutique, adipeuse et rassurante. M. Lardillon souffle : « Tout va bien. Tout va bien... »

Mais, vingt-quatre heures plus tard, lorsque tombe le crépuscule et que M. Lardillon quitte son bureau, l'horrible appréhension le reprend, pour ne le lâcher plus qu'au coin de la rue — jusqu'au lendemain.

Un homme, jeune encore, avec des yeux verts mauvais, et des mains velues d'étranger...
C'est la petite marchande de couleurs qui dépeint à la concierge de M. Lardillon les traits sinistres du mystérieux cambrioleur.

M. Lardillon tremble. Il se réjouit d'avoir été communié depuis dix jours, avec son voisin de palier. Qui, il en est venu là, lui qui déteste toute liaison, tout voisinage, lui qui depuis vingt-deux ans n'a jamais franchi un seuil étranger. Mais devant le péril, vaut-il pas mieux se serrer, être deux ?

Le voisin, c'est M. Barbezieux, un bien brave homme. Agent d'assurances, il court la grande ville tout le jour. C'est un monsieur comme il faut, avec les paires académiques et un autre ruban vert et rose que M. Lardillon ne connaît pas.

M. Barbezieux n'a pas peur, lui :
— Qu'il vienne, cet homme, et je l'exécute ! Car j'ai mon revolver tout prêt, et...
M. Lardillon bée d'admiration. Un revolver ! Ainsi, M. Barbezieux a un revolver ! Oui, qu'il vienne le bandit, et on verra !

M. Lardillon en vient à souhaiter, quand M. Barbezieux est à son côté, que le bandit s'attaque au palier. Avec un homme résolu — et armé — comme Barbezieux, rien à craindre, bien sûr, qu'un frisson d'angoisse d'un moment, tôt dissipé avant l'exaltante joie de la juste et ferme vengeance, avant l'exécution décisive du monstre, et la fin du cauchemar.

Entrez donc, je vous prie, Monsieur Barbezieux.
— Je n'en ferai rien, Monsieur Lardillon.
Sur le seuil de M. Lardillon, les deux voisins se font de petites politesses. Et M. Barbezieux entre chez M. Lardillon. En voilà un qui peut se flatter d'avoir de la chance, M. Barbezieux, d'être introduit comme cela chez M. Lardillon !

Les deux bonshommes sont devenus très amis. Mêmes aspirations, même passé gris de labeur quotidien, mêmes goûts, mêmes affinités. M. Lardillon est bien heureux.

Grâce à ce bandit, dit-il, nous volé de vieilles connaissances.
M. Barbezieux sourit avec modestie, en lissant sa barbe.

Il y avait longtemps que je caressais le dessein de soumettre au jugement d'un esprit sérieux le travail que j'ai écrit, voici dix ans, sur l'origine des Assurances...
M. Lardillon est flatté. Vraiment, son vieil ami l'honore...
On ne parle plus du bandit.

M. Lardillon a mis ses pantoufles de tapissier. Il a pris son journal et, les pieds tendus devant la salamandre, il lit. Cette soirée est interminable.

Au fond, M. Lardillon s'ennuie. Voici trois jours que M. Barbezieux est parti en voyage, lui confiant la lourde malle

cerce de fer où sont, avec son travail sur l'origine des Assurances, ses petites économies. Le temps paraît bien long à M. Lardillon.
Toc, toc... On frappe à la porte. M. Lardillon est tout à fait inquiet. Quelle peut bien être, à cette heure, cette visite ?
Le cœur battant, le pas circonspect, M. Lardillon n'ouvre qu'à demi la porte, après avoir mis le système de blocage du verrou de fermeture qui empêche tout indésirable passage.
C'est un monsieur très bien, avec un chapeau melon, une canne à pommeau argenté et des gants clairs.
— M. Barbezieux ?
— J'ai mon revolver tout prêt...
— C'est à côté. Ici, c'est M. Lardillon.
— On ne répond pas à côté.
M. Lardillon découvre que le visiteur porte au revers de son veston le ruban rouge. Il débloque la porte et fait entrer très civilement cet ami distingué de M. Barbezieux. M. Lardillon explique que M. Barbezieux est en voyage, qu'il le saurait tarder à revenir et que, si le visiteur le juge bon, après-demain, certainement...
Mais le visiteur fait « non » de la tête et tend à M. Lardillon une carte rouge sur laquelle figure une photographie. M. Lardillon a tout le temps de lire : « Police — Inspecteur A. Mon Dieu ! »
Il me faut la clef de l'appartement de M. Barbezieux. M. Barbezieux affirme vous l'avoir confiée il y a quelques jours, à son départ...
Mais comment savez-vous cela ?
— Barbezieux l'a déclaré.
— Mais vous le connaissez donc, vous savez où il est, vous l'avez vu ?
— J'en ai l'impression, mon petit père. Votre bon voisin est en sûreté, entre quatre murs solides.
M. Lardillon est devenu livide.
Qu'est-ce qu'il a donc fait ?
Pardieu ! et comme s'il s'agissait d'une chose fort naturelle, l'inspecteur satisfait d'un seul coup la curiosité tremblante de M. Lardillon.
Le nommé Barbezieux est un gaillard extrêmement dangereux. Il a coupé une femme en morceaux — la femme du pont d'Auteuil. Et la tête qui manque, avec les jambes, et qu'on ne retrouvait pas, cette tête, il a avoué, lui, Barbezieux, qu'elle est là, chez lui, à côté, les jambes ayant été mises dans une malle cerclée de fer qu'il affirme vous avoir confiée. Donnez-moi la clef !
M. Lardillon ne donnera pas la clef. Il s'est affaissé dans son fauteuil, terrassé d'horreur.
Et l'on ne parlera plus depuis longtemps de l'affaire du pont d'Auteuil et de l'exécution du sinistre petit Barbezieux, que la jaunisse de M. Lardillon le laissera encore, pour de longs jours, entre la vie et la mort.
Pierre DAVRAY.



ANTIQUITÉS
Ma femme me demande de lui rapporter le buste d'un compositeur pour le placer sur le piano. Ne conseillez-vous celui de Bach, ou de Beethoven ?
Beethoven, voyons ! Il était sourd.

La Dame de la Revallière

par Olivier Luvenger

Le petit Malettre pourra sans doute nous donner ce renseignement. J'aimerais assez le retrouver encore ce soir.
Dans ce cas, il ne faudrait pas nous attendre ici.
Certainement, j'ai vu ce que je désire voir, nous pouvons repartir.
Quelques instants plus tard, le volé se reprenait à toute allure la direction de Grenoble.
En cours de route, le commissaire pézilien demanda à M. Plandubourg :
— Que pensez-vous du départ de ce jeune homme ? Trouvez-vous naturel qu'il réponde ainsi au premier appel du commandant Darias ?
— Le commandant est très aimé à Serezin. Il entretient avec les Malettre des relations particulièrement amicales. Il n'y a donc rien d'étonnant au départ de Roger Malettre pour Grenoble.
— Une pareille amitié est très belle. Cet officier a de la chance de pouvoir dire à l'un de ses compatriotes : « J'ai besoin de toi, viens », pour qu'au même instant on accoure à son appel. A ce propos, imaginez-vous en quoi le commandant Darias peut avoir besoin du jeune Malettre ?
— Nullement.
— Le policier hochait la tête, soucieux :
— Et si cette lettre n'était qu'un prétexte pour attirer le jeune garçon à Grenoble ?
— Espérons que votre désir sera satisfait.

Dans quel but ?
— Sa sœur disparue, ne reste-t-il pas le seul et dernier témoin de l'affaire ?
— Vous pensez qu'on a pu lui tendre un piège ?
— Pourquoi pas ? Rien ne prouve que cette lettre ait été écrite par le commandant Darias.
— S'il n'avait pas reconnu l'écriture de son ami, ce garçon ne serait pas parti.
— Oh ! reconnaître l'écriture ! Le commandant lui a-t-il souvent écrit pour qu'il puisse faire la différence entre son écriture et une écriture étrangère, surtout si cette dernière se rapproche de la sienne, en l'imitant ?
— Diable, diable, murmura M. Plandubourg, je n'avais pas songé à cette possibilité. En effet, ce petit restait notre seul témoin. Il nous a déjà rendu pas mal de services.
— C'est précisément pour cela qu'on a pu vouloir l'empêcher de continuer sa collaboration !
— Je serais désolé s'il lui était arrivé quelque désagrément par notre faute.
— Nous serons bientôt fixés. Il est inutile de faire de « sales suppositions. Dès notre arrivée à Grenoble, nous irons au Royal voir si réellement le commandant Darias y est descendu.
— Je ne serais pas fâché de faire la connaissance de ce monsieur dont le rôle nous a fort préoccupé depuis le début de cette affaire !
— Espérons que votre désir sera satisfait.

La nuit tombait. L'auto roulait à vive allure, phares déjà allumés. Le silence tomba dans la voiture, chacun gardant

maintenant ses réflexions pour soi.
En arrivant à Grenoble, ils allèrent directement à l'hôtel.
M. Plandubourg seul se présenta au bureau.
— Le commandant Darias est-il ici, s'il vous plaît ?
— De la part de qui, monsieur ?
— Je ne désire pas le voir. Je voudrais simplement savoir s'il « loge » à l'hôtel.
— Je regrette de ne pouvoir vous donner ce renseignement. Le directeur a récemment donné des ordres dans ce sens.
M. Plandubourg sortit sa carte :
— Je suis chef de la Sûreté et la consigne ne peut s'appliquer à moi. Veuillez s'il vous plaît, faire appeler votre directeur et m'indiquer un endroit où je pourrais m'entretenir avec lui, en toute tranquillité en présence de plusieurs de mes collaborateurs.
S'inclinant devant cet ordre, l'employé téléphona à son chef.
— Quelques minutes plus tard, le directeur de l'hôtel recevait les quatre policiers dans son bureau particulier.
— Vous avez, messieurs, manifesté le désir d'avoir avec moi un entretien confidentiel. Qu'y a-t-il à votre service ?
M. Plandubourg expliqua :
— Nous désirerions savoir si vous avez parmi vos clients, un certain commandant Darias.
— Ce nom me dit quelque chose. Il me semble l'avoir entendu prononcer il n'y a pas très longtemps. Nous allons vérifier sur le registre des entrées.
Frenant son téléphone, il demanda le renseignement à l'employé du bureau.
— Voulez-vous voir, Dominique, si nous avons un commandant Darias à l'hôtel. Comment ? Il est entré il y a trois jours, dites-vous ? Bon, Y est-il encore ? Non ! Comment ! Il en est reparti hier soir ? Vous êtes sûr ? Il a laissé ses bagages ? A-t-il dit quand il reviendrait ? Pas plus qu'il allait. C'est tout ce que vous savez à son sujet. Merci.

Raccrochant l'appareil, l'hôtelier s'adressa aux policiers :
— Vous avez entendu, messieurs, le commandant Darias était bien ici, mais il en est reparti hier soir. Si vous désirez lui parler, il vous faudra revenir.
— Merci de votre obligeance, monsieur, fit le policier. J'aimerais vous poser encore une question.
— A votre service, Monsieur le Commissaire, que voulez-vous savoir ?
— Pourriez-vous m'indiquer si hier soir précisément, quelqu'un n'est pas venu demander le commandant Darias avant son départ ?
— Je vous demande quelques instants pour vous le dire. Je vais faire demander le renseignement aux employés et aux chasseurs.
Après qu'il eut transmis ses ordres dans ce sens, le directeur de l'hôtel s'inclina.
— Maintenant que j'ai, messieurs, répondu à toutes vos questions, m'est-il permis de vous demander à mon tour pour quelles raisons vous désirez voir le commandant Darias ? Il n'est jamais rassurant de voir la police chez soi.
— Nous serons obligés de me dire quelle doit être mon attitude lorsque mon client reviendra chercher ses bagages.

une dernière opération à effectuer, la feuille de ces bagages.
Cette prétention fit surprendre le chef de la Sûreté qui s'inquiéta :
— Je ne sais, mon cher collègue, si votre façon d'opérer pour si motivée qu'elle puisse être, ne dépasse pas notre droit. J'ai bien eu la même idée que vous, mais le dossier vraiment pas la mettre à exécution sans être à couvert par une commission rogatoire délivrée en bonne et due forme par le magistrat instructeur.
— Cette commission rogatoire, le volé, rétorqua le délégué de la Sûreté Générale, M. le Juge d'Instruction l'a adressée à Paris.
Et lui tendant la pièce officielle ?
— Tenez, vous pouvez en prendre connaissance.
M. Plandubourg lut l'ordre impérial : « Rechercher qu'il soit le commandant Darias du 2^e Bureau de l'E. M. du Gouvernement Militaire de Paris pour l'entendre sur la présence dans ce quartier de la Revallière d'une femme qui vraisemblablement a participé directement ou indirectement aux crimes dont est soupçonné le sieur Potanski. Se faire remettre tous documents utiles relatifs à cette affaire et s'il y a lieu, procéder à toutes perquisitions utiles. »
Rendant le papier à son collègue, le chef de la Sûreté murmura :
— M. Valdekore ne m'avait pas fait part de son intention d'intervenir si rapidement dans les agissements du commandant Darias.
(A suivre.)